

VISIONS

LAURENCE ALLARD, LE NOUVEAU MONDE CONNECTÉ

Une autre relation
entre entités
vivantes et
machiniques





L'entretien avec Laurence Allard a été réalisé le vendredi 12 avril 2013 dans l'espace Communication du Musée des Arts et Métiers à Paris. C'est elle-même, à la fois sociologue et ethnographe des usages des nouvelles technologies d'information et de communication, qui a choisi ce lieu où elle aime venir pour ses étudiants. À noter : la version écrite, ci-dessous, de la discussion, revue *a posteriori* entre l'interviewée et l'intervieweur, est sensiblement différente de sa version orale en podcast. À lire donc, mais aussi à écouter sur culturemobile.net...

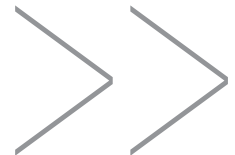
Qui est Laurence Allard ?

Sociologue de l'innovation et ethnographe des usages des nouvelles technologies de l'information et de la communication, Laurence Allard est maîtresse de conférences en Sciences de la Communication, enseignante à l'Université Lille 3, et chercheuse à l'Université Paris-3, IRCAV (Institut de recherche sur le cinéma et l'audiovisuel). Elle travaille sur les pratiques expressives digitales (Web 2.0, remix, internet mobile), des thèmes «mobile et société», «politique technique et art/culture» ou la «culture des data». Elle est en particulier l'auteure de *Mythologie du portable* (Éditions Le Cavalier Bleu, 2010).

L'entretien a été réalisé par Ariel Kyrrou le 12 avril 2013.

Culture Mobile : Laurence, nous sommes dans l'espace dédié à la communication au Musée des Arts et Métiers. On a tendance, sur la communication, et notamment sur le sujet de la radio, à penser qu'il ne s'agit que d'outils de transmission, dans un sens unique donc, d'un émetteur vers un récepteur, alors qu'en vérité, dès le début de cette histoire des télécommunications, la règle était celle de communications réversibles, l'émetteur étant lui aussi récepteur et réciproquement...

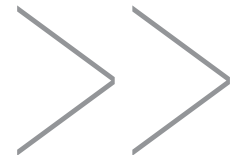
Laurence Allard : C'est effectivement pour cette raison que j'ai choisi de parler depuis la salle «communication» du Musée. Je m'intéresse au téléphone mobile et à ses usages, j'en fais même aujourd'hui l'ethnographie. Il est essentiel de remonter aux origines de ces techniques. La radiotéléphonie est expérimentée en 1894 par Marconi : il s'agit de transmettre des informations par les ondes hertziennes, mais dès les tout débuts de son expérimentation, la radiotéléphonie est pensée pour des usages réversibles, à la fois d'émission et de réception d'un côté comme de l'autre de la communication. Ce n'est qu'ensuite, au cours de la socialisation de cette technologie, que toute cette dimension de réversibilité a été d'une certaine façon court-circuitée. Et c'est ainsi que la radiotéléphonie s'est institutionnalisée dans les années 1920 comme un simple média de diffusion de l'information. C'est devenu la radio, qu'aujourd'hui nous pratiquons tous, et qui est l'un des médias les plus répandus sur la planète, mais uniquement un média...



La technologie à la base de la téléphonie mobile telle qu'elle s'est développée depuis le milieu des années 1990 partout dans le monde est-elle donc la même que celle du média radio, qui n'est qu'un simple outil de diffusion d'information ?

Effectivement, la base scientifique et technique est la même, à savoir la radiotéléphonie telle qu'elle a été expérimentée par Marconi en 1894. Cela signifie que lorsque Martin Cooper, ingénieur chez Motorola, invente en quelque sorte la téléphonie mobile, il revient aux origines de la radiotéléphonie. Le mobile, il est intéressant de le préciser, a quarante ans depuis le 3 avril dernier. Car le 3 avril 1973, Martin Cooper a passé un appel depuis la Cinquième avenue à New York, grâce à un téléphone portable de son invention qui avait la taille d'une brique, extrêmement lourd. Or il raconte qu'il a été inspiré pour cette invention par le *Communicator* du Capitaine Kirk dans Star Trek. C'est cet appareil fictif qui lui a donné l'idée d'un appareil téléphonique en mobilité, utilisant la radiotéléphonie cette fois sur un mode réversible à la différence du média radio. C'est donc une vision un peu futuriste de la communication que Cooper avait en tête. Et ce qui est extraordinaire avec l'histoire du téléphone mobile et de sa diffusion sociale, c'est qu'en 1997, parmi les premiers utilisateurs à une échelle conséquente de cet objet inspiré par la science-fiction, il y a eu des femmes pauvres du Bangladesh, qui louaient à toutes et tous des minutes de téléphonie mobile sur le bord des routes du pays. On les appelait les «*phone ladies*» ou les «*umbrella ladies*», puisque pour se protéger du soleil sur le bord des routes, elles avaient des parapluies.

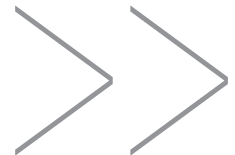
On retrouve là votre idée clef, à savoir que la révolution du mobile est une révolution populaire, qui donne un pouvoir nouveau à ceux qui jusqu'ici n'en avaient pas...



Le mobile est en particulier la première technologie de communication à avoir été aussi accessible aux femmes, et notamment aux femmes pauvres. C'est la première fois qu'on a une technologie aussi globale, touchant à ce point et aussi vite les gens les moins favorisés, puisqu'aujourd'hui 75% de la population de la planète est équipée, et que les deux tiers de la population des pays les moins avancés sont connectés...

C'est donc une technologie globale de radiotéléphonie qui a retrouvé cette réversibilité des origines que le média radio avait perdue ?

Oui, le mobile n'est pas un média, mais une technologie de communication, une technologie relationnelle... On peut à la fois écouter et parler, accéder et donner accès à des informations. C'est une «technologie du soi», selon le terme de Michel Foucault, car elle nous permet d'exprimer notre intériorité à travers un support de communication. A l'intérieur de son téléphone mobile, il y a des photos que l'on aime, des SMS que l'on désire garder pour soi, etc. Mais cette subjectivité peut s'ouvrir et se communiquer à d'autres, via cet outil accessible à tous, notamment aux plus démunis. En cela, c'est une technologie individuante, c'est-à-dire qui nous aide à être nous-mêmes qui que l'on soit. Enfin, le mobile n'est pas qu'une technologie de communication par voie orale, mais une technologie de lecture et d'écriture, car il y a 5 milliards de personnes qui font des SMS dans le monde, et 4,8 qui prennent des photos avec leur mobile. La voix est deuxième dans les usages après le SMS. Viennent ensuite de façon proche les photographies. Le téléphone mobile est une technologie d'expression multimodale. Toutes les matières de l'expression sont mobilisées, tous les sens sont mobilisables : écrit, image, son. Ainsi les photographies mobiles que l'on envoie à des êtres chers ou que l'on conserve pour soi-même sont l'expression d'une émotion, elles traduisent en images un sentiment que l'on veut partager ou pas. Le SMS, quant à lui, peut être considéré comme une nouvelle écriture épigraphique pour livrer sa pensée de façon concise. Les contenus mobiles ainsi exprimés sont également montrables dans la rencontre en coprésence, ils sont un

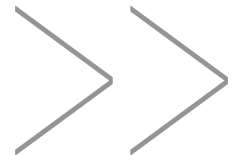


élément de la communication en face à face. On s'éloigne ainsi, dans les usages, du paradigme historique des télécoms de «la voix lointaine» au profit d'interactions nourries par des contenus mobiles.

C'est en ce sens qu'il ne s'agit ni d'un média comme la radio, ni d'ailleurs du simple équivalent du téléphone fixe par exemple... Bref, d'une technologie «du soi» unique, que je qualifierais volontiers d'empathique...

Une nouvelle fois, c'est bien plus qu'une technologie de communication. C'est une technologie d'expression et de partage, qui permet de cultiver un rapport à soi-même, d'objectiver d'une certaine façon sa subjectivité à travers des contenus à la fois textuels et iconiques. Et ce qui est intéressant, avec les images mobiles, c'est d'observer qu'il y a de plus en plus de textes qui sont photographiés. Il y a une indifférenciation entre textes et images à travers les contenus mobiles, importante à souligner, car on nous dit souvent qu'on est dans la civilisation de l'image. Ce constat peut surprendre, mais jamais autant qu'avec les mobiles, via les smartphones mais plus simplement encore les SMS, l'écrit n'a été aussi facile d'usage et aussi répandu qu'aujourd'hui dans le monde, mais sous une forme dédramatisée, désacralisée (fautes d'orthographe, inventions langagières, textes fragmentaires...).

Ce qui est assez étonnant, c'est de voir le fossé entre la vision qu'avaient les opérateurs au moment du lancement de la téléphonie mobile dans la deuxième partie des années 1990, qu'ils imaginaient taillée pour un public haut de gamme, en particulier de chefs d'entreprise voulant valoriser leur statut, et la réalité du public qui a

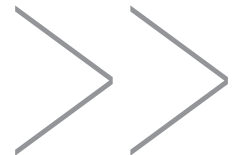


été à l'origine de l'explosion de ses usages, beaucoup plus large...

Cela vaut la peine, pour concrétiser ce que vous dites, de faire un détour par le cinéma. Dès 1987, dans le film «Wall Street», on aperçoit Michael Douglas, sur une plage, à l'aube, qui se met en contact avec la bourse de New York. Ce mobile-là, en 1987, est représenté comme un accessoire de distinction pour hommes d'affaires ou traders. En 2011, dans «L'exercice de l'Etat», l'on voit un homme d'Etat, dans un taxi, qui fait défiler son carnet d'adresses sur l'écran d'un smartphone qui ressemble à l'interface de l'iPhone, et il se dit à lui-même : «*quatre cents contacts et aucun ami*»... À pas loin de vingt cinq ans d'intervalle au cinéma, la représentation du mobile est passée d'un symbole de la réussite sociale à une métaphore de l'intimité, avec dans cette séquence un homme de pouvoir qui se pose des questions existentielles résumées dans une interface de smartphone.

Mais, avec ces deux exemples, l'on reste au niveau d'hommes d'exception, alors que la force de la révolution du mobile, comme vous l'affirmez dans Mythologie du portable, est d'avoir touché tous les individus, et particulièrement les femmes pauvres, ce qui est plus surprenant...

Oui, ce qui est le plus intéressant c'est de voir comment sont nés en Afrique, avec la monnaie mobile par exemple, des usages des gens les plus pauvres, que l'on pourrait qualifier de disruptifs, car totalement imprévus puisqu'on pensait que le téléphone portable n'était qu'une technologie de communication. On pouvait difficilement imaginer à l'époque que l'on pourrait un jour payer avec son mobile ou effectuer des transferts d'argent quand on ne dispose pas de compte en banque. Et pourtant cet usage a été



inventé au Kenya en 2007 et a donné lieu à tout un ensemble de services financiers. Il y a par exemple une application, «Mamabika», qui permet aux futures mamans au Kenya d'épargner pendant 9 mois pour pouvoir accoucher en clinique afin de réduire les risques de mortalité maternelle. De façon surprenante, le mobile a permis de répondre à des besoins très concrets, endogènes dit-on parfois, des populations locales. Ainsi, en Afrique, seuls 5 à 10% des ménages ont un compte en banque, parce que la population est trop pauvre ou qu'il n'existe pas de banque dans le village. La monnaie mobile a donc permis un immense mouvement de bancarisation. Ceux qui vivent avec moins de deux dollars par mois ont pu pour la première fois accéder à des services financiers basiques, comme le paiement de petites sommes d'argent ou le transfert de liquidités entre membres d'une même famille, avec toutes les conséquences positives qu'on imagine au niveau du pays en termes de dynamisme économique, mais aussi tous les sacrifices que cela peut supposer. Donc, ces innovations venues des pays du Sud, répondant à des besoins locaux forts, c'est une grande nouveauté dans l'histoire des technologies...

Et c'est donc l'une des clés majeures de ce vaste nouveau monde connecté... Une clé, d'ailleurs, qui a une dimension politique. Cette dimension politique, avec notamment le thème de la transparence, est-elle assumée par les acteurs dont on parle ?

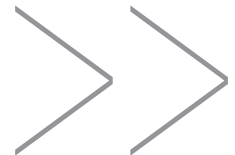
Cette politique de transparence, on a souvent le sentiment qu'elle est apparue en 2008 avec la présidence de Barack Obama, et ses programmes de «gouvernance 2.0» basés sur l'*Open Data*. Mais il faut savoir que dès 2005 s'est ouvert au Kenya un site, *Mzalando*, créé par des citoyens de ce pays pour rendre compte de l'activité du parlement. Un peu plus tard, en 2007 lors des émeutes post électorales qui ont secoué le Kenya, ce même groupe de citoyens a monté un dispositif de cartographie en ligne, appelé *Ushahidi*, c'est-à-dire «témoigner» en swahili, permettant par exemple de repérer sur la carte



de Nairobi les incendies, les routes coupées, les endroits dangereux, etc. Ce système d'information géographique était actualisable très facilement, juste par SMS ou sinon par Internet. Il a été réutilisé par les *marines* américains après le tremblement de terre en Haïti en 2009. Une carte de Haïti a été développée à cette occasion, associée à un *short code*, le 4636, permettant à toute personne de signaler des problèmes ou d'envoyer un appel à l'aide pour que viennent sur place des secours.

C'est donc une innovation kenyane qui a servi aux soldats américains et aux divers secouristes allant au secours des Haïtiens après le tremblement de terre de 2010 !

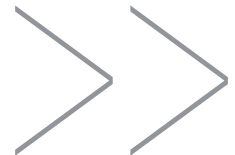
Exactement ! Et cette carte d'Haïti, qui se base sur le dispositif mis en place au Kenya dès 2007, a été pour Hillary Clinton l'occasion de lancer ce qu'elle a appelé le «*Smart Power*», c'est-à-dire une politique à la fois d'influence diplomatique et de soutien aux startups, aux développeurs et plus largement à l'innovation en Afrique. Or, à la source de cette nouvelle dynamique, il y a bel et bien un outil de «*monitoring*» d'élections, c'est-à-dire d'observation des processus électoraux et plus largement de décision politique au Kenya. Il s'agit non seulement d'une innovation venant d'un pays africain, mais dans une visée clairement citoyenne. Le mobile s'avère donc un très bon outil pour ce qu'on appelle «*l'accountability*», c'est-à-dire le fait de «rendre compte pour rendre des comptes», via de simples SMS et des photos par exemple de bulletins de vote de faits délictueux dans les processus électoraux. Faits qui sont rendus visibles par des observateurs, relayés par des internautes et parfois publiés dans des médias... On imagine toujours qu'être transparent, c'est par exemple délivrer des informations sur ses revenus comme dernièrement en France, et ce faisant, on oublie que l'une des dimensions essentielles de cette transparence, c'est justement cette «*accountability*», c'est-à-dire tout simplement d'être également tenu pour responsable de ses actes. La transparence est aussi et surtout responsabilité. Ce n'est pas une métaphore d'ordre optique qu'il faut prendre à la lettre dans l'injonction de transparence mais un principe dialogique consistant à rendre



compte de ses actes dans le cadre d'une éthique de la discussion. En ce sens, prises au sens large, les technologies du mobile, qui sont celles par lesquelles l'Internet passe de plus en plus, notamment dans les pays émergents, sont également des instruments de ce que certains appellent la «sousveillance», c'est-à-dire la veille de «ceux d'en bas» vis-à-vis de «ceux d'en haut», qui sont censés décider... Elles changent donc profondément notre rapport au monde, vers plus de responsabilité de tous envers tous...

Ce monde, qui devient de plus en plus connecté, est justement en train de se transformer de façon considérable avec l'irruption de ce qu'on appelle l'Internet des objets, c'est-à-dire avec toutes ces puces et autres capteurs qui doivent, selon des termes que l'on pourrait critiquer, rendre notre environnement de plus en plus «intelligent». Quid, dans ce contexte, de cette notion de responsabilité ?

Il y a depuis 2011 plus de machines et d'objets communicants que d'humains connectés : 9 milliards contre environ 6 milliards de femmes et d'hommes, si l'on comptabilise les cartes SIM du M2M et de l'Internet des objets. Mais il existe encore bien d'autres protocoles pour «faire parler les objets» comme dirait Bruce Sterling avec sa notion de *Spimes*. C'est dire qu'il y a quantitativement une évolution considérable. Or, ce que je vous ai raconté en ce qui concerne l'histoire du mobile se joue aujourd'hui à l'échelle du monde sur ce territoire encore bien plus vaste. Cette vague de l'Internet des objets est considérée par certains comme la preuve d'un dépassement annoncé de l'humain par les machines. Ce dépassement serait annonciateur d'une mutation de l'humanité pour la transhumanité, d'une humanité reconfigurée par la technologie car améliorée par les implants, les puces, les prothèses, les interfaces. Il y a là un techno-récit tout à fait

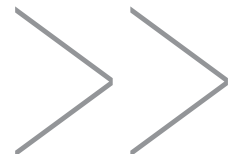


problématique qui présuppose une anthropologie compétitive entre les humains et les non-humains, ces non-humains qui de façon tout à fait ordinaire peuplent nos vies depuis l'histoire de l'humanité (outils, animaux domestiques, prothèses orthopédiques, etc.).

Cette transhumanité se présente dans une posture de domination totale vis-à-vis de son environnement et de ses pairs humains. C'est là une idéologie de puissance de l'homme sur la nature et de l'homme sur l'homme qui fait jouer à la technologie un mauvais rôle, celui de pouvoir réaliser la domination de l'homme par la machine. Comme si l'Humanité, la Nature, la Technique ne s'étaient pas déjà maintes fois confrontés pour le meilleur et le pire d'ailleurs...

Mais la dimension la plus affligeante de l'idéologie transhumaniste et des pseudo-docteurs de l'Université de la Singularité (liée à Google) est d'en appeler à un homme augmenté. Or quels sont les humain(e)s qui expérimentent au quotidien ce type de prothèses artificielles, d'implants ou de puces ? Ce sont par un immense paradoxe les personnes âgées, les gens malades, les handicapés ! L'humanité la plus fragile ! L'humanité diminuée ! Ces technologies, qu'on nous présente comme celles d'une démultiplication des capacités de l'Homme, servent – et c'est tant mieux – à pallier le manque douloureux d'un organe, d'une faculté... Cette vision portée par les transhumanistes a pour effet de coder culturellement la technologie comme un élément exogène à l'Humanité, qu'il faut soit domestiquer pour survivre en tant qu'espèce, soit auquel succomber, fusionner et muter. Alors que dans la vie de tous, au profit de tous et des plus pauvres, des plus fragiles. les jours, nos faits et gestes les plus quotidiens sont instrumentés par des objets techniques, que des artefacts techniques peuplent déjà nos vies depuis des siècles. Il suffit de regarder les vitrines du Musée des Arts et Métiers pour avoir une idée des bricolages ingénieux entre appareils, interfaces, composants que les nouvelles technologies du dernier quart du XIX^e siècle proposaient alors. C'est pourquoi il faut se réapproprier dès aujourd'hui l'Internet des objets pour des usages citoyens.

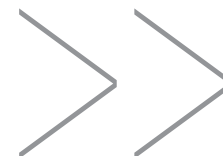
Ce serait donc, sans le dire, un schéma du type : on



expérimente sur l'humanité la plus fragile, puis dès que ça fonctionne, ce sont les plus riches qui s'emparent de ce nouveau monde technologique afin de devenir plus forts, plus intelligents, etc. Est-ce bien ça ?

Quelle que soit la façon dont on interprète ce paradoxe, il dénote d'une logique de domination, de pure compétition non seulement entre hommes, mais de l'homme vis-à-vis de l'ensemble des figures de son environnement. Cette manière de voir ne prend absolument pas en compte la réalité de notre nouveau monde connecté, de ses 6 milliards d'êtres humains eux-mêmes connectés et de ses 9 milliards de machines et d'objets communicants – dont le nombre augmente chaque jour ! Dans les arbres de la ville de Paris, par exemple, il y a des puces RFID, une sorte de carte d'identité électronique qui permet de savoir quand ils ont été plantés, élagués, etc. Les animaux eux aussi, les chats ou les chiens sont « pucés » pour savoir où ils se trouvent, afin que leur propriétaires ou les vétérinaires puissent les localiser, savoir quand ils ont été vaccinés, etc. Et il y a les machines, bien des éléments du mobilier urbains comme les lampadaires qui ont des capteurs pour savoir si des gens passent devant la nuit, ou les vieux tuyaux rouillés qui en intègrent pour savoir s'ils ne fuient pas trop... Et puis il y a nos mobiles et nos tablettes, avec des cartes SIM et parfois des capteurs, par exemple pour mesurer nos mouvements à des fins sportives ou pour connaître certains facteurs environnementaux... Est-ce que tout ça doit nous servir pour mieux dominer les choses, les végétaux, les animaux et les autres hommes ? Ou est-ce qu'il n'y aurait pas là en train de se construire un nouveau lien entre nous tous, entre le vivant, entre le végétal, l'animal, l'humain et l'artefact mécanique (capteurs, composants électroniques, puces...) grâce à la connexion à des réseaux de communication ?

Mais on n'en est encore qu'au début de ce mouvement de connexion généralisée...



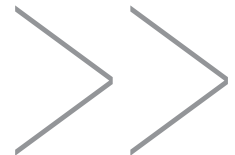
Bien sûr, car tous ces réseaux de communication ne sont toujours pas interopérables. Avec mon mobile, je ne peux pas lire la puce de ma chatte, je ne peux hélas pas dire «*allo Kitty*» et lui parler à distance (☺) Mais il y a quand même ce nouveau «lien de connexion». Sauf qu'il n'y a aucune raison pour que cette connexion ne se construise que dans un seul sens, dans une logique de domination des plus forts sur les plus faibles, tout comme il n'y a aucune raison pour que ce lien nous oblige à fusionner avec les machines et à muter pour devenir des «posthumains».

Il n'y a donc aucune fatalité, aucune nécessité à aller vers cet horizon de l'homme augmenté tel que prôné par ce «transhumanisme» et son imaginaire, semble-t-il si puissants aux Etats-Unis ? Aucune obligation à utiliser les nouvelles technologies selon une logique de pure compétition, de domination au fond très classique, coloniale, en tout cas occidentale, blanche et masculine, pourrait-on dire pour la caricaturer ?

On l'a vu : l'histoire du mobile n'a pas pris cette voie. Pourquoi donc devrions-nous la suivre en ce qui concerne la suite de cette histoire, pour notre nouveau monde connecté dont participe ce nouvel Internet des objets ? Rien ne nous oblige à muter. En revanche, nous aurions plutôt selon moi une obligation nouvelle consistant à penser le vivre ensemble via ces connexions entre nous et avec toutes les entités, vivantes ou non de notre environnement à venir, à penser cette interconnexion nouvelle, dans une relation, dirais-je, de compagnonnage.

Qu'entendez-vous par compagnonnage ?

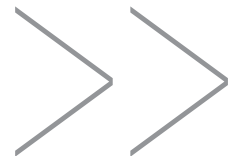
Je fais ici référence aux travaux de Donna Haraway, qui est une épistémologue des



sciences. Dans son dernier ouvrage, elle s'interroge sur l'articulation entre espèces, entre l'animal et l'humain. Elle invoque le concept de «*companion species*» pour montrer que nous tissons une relation de compagnonnage avec nos animaux. Je fais le pari, à sa suite, que l'on peut d'une façon sans doute un peu différente cultiver ce type de lien avec nos objets de communication. Dans le cadre de mon travail d'ethnographie des usages des nouvelles technologies, combien de fois n'ai-je pas entendu les gens parler de leur mobile comme d'un «compagnon d'existence !» Je crois donc que, dans notre nouveau monde connecté, l'on pourra étendre cette notion de compagnonnage à nos relations avec l'ensemble des êtres vivants mais aussi des objets dits intelligents de notre environnement. Nous pourrions parler dès lors de «biosocialité connectée» à propos de ces liens de connexion qui articulent des humains et des non humains, des femmes et des mobiles, des animaux et des objets, des végétaux et des capteurs. Car ce que nous avons en commun désormais avec les arbres comme les animaux et les objets ou les choses, c'est cette interconnexion. Cela ne nous oblige pas à devenir qui un mobile, qui un chat, qui un arbre. Il faut simplement vivre ensemble et se sentir responsable de cette relation entre compagnons d'existence. C'est une avancée importante, parce qu'on a tendance aujourd'hui à penser que le fait de pratiquer la technologie nous oblige à devenir ce que l'on appelle des *cyborgs*...

Haraway, justement, est l'auteure d'un texte majeur, publié en 1985, qui s'appelle «Le Manifeste Cyborg», et qui a littéralement réinventé ce concept d'homme machine sur le mode de la fiction...

À l'époque, le *Cyborg* était à ses yeux et selon ses termes une «figure opportuniste». Pour elle, en effet, il fallait se réapproprier l'informatique, qui était une informatique de guerre, une informatique militaire, pour en faire une informatique civile pour les hommes et aussi les femmes et elle a utilisé la métaphore du *Cyborg* pour signifier ce détournement. Ce qu'on oublie souvent, c'est que dans les années 60, le *Cyborg* a désigné une souris de

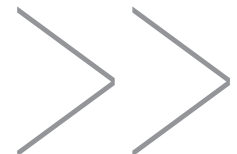


laboratoire à laquelle on a inoculé une sorte de cancer afin d'expérimenter sa capacité à s'adapter grâce à cette mutation à d'autres environnements... Donna Haraway prend en 1985 le *Cyborg* comme une figure de science-fiction, une chimère entre l'humain et l'artefact, mi-organisme mi-machine, mi-homme mi-femme. Elle s'en sert comme d'une figure littéraire pour se déjouer de tous les dualismes et penser une relation enfin symétrique entre toutes les entités qui peuplent notre monde. Sauf qu'aujourd'hui, on a tendance à «naturaliser» cette figure, comme si nous-mêmes pouvions vraiment devenir des cyborgs, alors qu'il ne s'agissait pour elle que d'une figure imaginaire pour nous aider à ouvrir les portes d'autres futurs. Se dire *Cyborg* aujourd'hui n'est pas très émancipateur, puisque c'est figer une métaphore dans une forme réifiée pour un perpétuel présent.

Il vient d'ailleurs de naître aux Etats-Unis un mouvement «Stop the cyborgs»...

Oui, ce mouvement s'est mis en place pour empêcher les gens de porter dans les cafés les Google Glass, ces lunettes de réalité augmentée créées par Google... Qu'il y ait un mouvement critique par rapport à tout ce qu'on veut nous imposer au nom de la technologie, c'est compréhensible. Mais d'une certaine façon, cet usage naturalisant du mot *Cyborg* réintroduit une opposition dualiste entre l'humain et la machine. Or justement, c'est en opposition à ce type de dualisme que Haraway a écrit il y a vingt-cinq ans son «Manifeste Cyborg», pour critiquer la naturalité de l'humain et montrer qu'il y a toutes les possibilités d'hybridation avec la technologie ou avec l'animal...

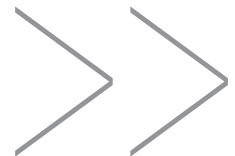
D'où, justement, pour vous qui vous situez dans la lignée de cette épistémologues des sciences, par ailleurs ancienne biologiste je crois, cette métaphore d'un nouveau lien entre humains et entités de toutes sortes, végétales, animales ou machiniques, que vous



définissez par le terme de «biosocialité connectée»...

C'est pour moi la meilleure façon d'éviter cette métaphore du *Cyborg* (dont le potentiel est tout de même désamorcé par ses trop nombreux mésusages), un peu comme si je l'avais fait évoluer pour qu'elle devienne aujourd'hui cette articulation entre entité artefactuelle, entité animale et entité humaine. Cette «biosocialité connectée», comme je l'appelle effectivement, permet –je l'espère– de penser ce lien qui nous relie aux non-humains (être vivants et machines) dans le cadre d'une anthropologie symétrique et non-compétitive. C'est également un lien d'incarnation, parce qu'on prête vie aux machines et on fait corps avec les machines. Le stade le plus fort de la pratique d'un objet, c'est quand on l'a «encorporé» («embodied»). Il n'est pas dans notre corps, mais on fait corps avec lui. Et puis il y a ce lien de responsabilité, parce que ce qui nous unit aussi, c'est de savoir ce que l'on doit faire de ces machines, de penser à leurs usages et d'en avoir une appropriation réfléchie, active plutôt que passive. Or cette passivité, ce rapport d'objet semble s'annoncer avec l'ère de ce qu'on appelle les Big Data, où tout, y compris le vivant, devient, ou se retrouve réduit à des données numériques presque toujours monnayables.

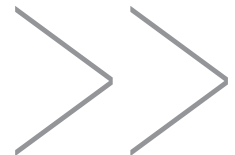
Là encore, on rejoint le cœur de votre réflexion depuis nos premiers échanges sur le mobile et la façon dont les plus démunis s'en sont emparés : l'important se joue dans la qualité de l'échange, et donc la réversibilité des technologies de communication comme de toutes nos relations avec notre environnement. Ce que vous dites, donc, c'est qu'aujourd'hui où les données et particulièrement les données personnelles sont en



quelque sorte un nouvel Eldorado, cet enjeu d'une relation équilibrée, symétrique, avec toutes les entités de notre environnement est plus important que jamais ?

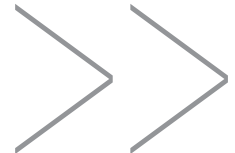
Oui, car ce qui est en train de naître, avec ces *Big Data*, c'est un monde de calcul, qui ressemble aux rêves de la cybernétique des années 1950. C'est un monde où tout acte d'un humain, d'un animal mais aussi d'une chose connectée, via les puces, les capteurs, l'Internet des objets au sens large, est capté, enregistré, pour être transformé en une anticipation prédiction de nos désirs de consommation, une recommandation de service ou d'achat ciblés, etc. Toutes les entités, et les humains les premiers, peuvent être soumis au calcul, à la captation de données et à l'anticipation de nos actes. Le monde de *Big Data* est un monde systémique, dont l'enjeu pour bien des acteurs est de transformer les individus en objets de mesure à des fins commerciales. Mais là encore il n'y a pas de déterminisme technologique, pas de fatalité aux usages possibles des *Big Data*. Entre calculer et être calculé, il reste une marge de manœuvre pour des appropriations citoyennes des capacités de calcul et de traitement des ordinateurs. Une politique des algorithmes pour et par les gens est réalisable car, après tout, quelqu'un comme un «Big Data bienveillant» et bien utilisé peut être fort utile pour consommer mieux ou pour en connaître plus à propos de notre monde incertain.

C'est une vision qui va sembler très exagérée à beaucoup de personnes, mais l'enjeu semble être justement pour vous non seulement de préserver le statut de sujet de tous les êtres humains d'un bout à l'autre de la planète, mais pourquoi pas dans un avenir plus ou moins lointain d'accorder d'une certaine façon ce statut de sujet et



non pas d'objet passif à des entités du monde animal, et pourquoi pas du monde végétal et de l'univers de ces machines ou de ces objets devenus intelligents... L'horizon, en conséquence, semble donc pour tous de vivre et d'agir pleinement dans ce monde de la connexion généralisée, en acteurs et non en objets passifs de notre devenir ?

Ce concept de «biosocialité connectée» me semble en tout cas riche de perspectives, et à même de nous aider à réfléchir au présent comme à l'avenir, mais aussi à agir comme vous le dites. J'aimerais compléter mon propos en revenant sur cette notion de connexion. On a tendance à la voir de façon maximaliste et binaire : on serait soit totalement connecté ou à l'inverse déconnecté de tout. Or, dans la pratique, lorsque l'on est connecté à tel service via tel appareil, on est tout autant déconnecté à ses autres appareils et d'autres services dont on a choisi de se passer. Il y a de plus en plus d'outils de communication - l'ordinateur, le téléphone mobile, la tablette -, il y a une multiplicité de services - le Web, le mail, les applications -, et donc toute cette panoplie de services, d'outils et d'écrans ne forme pas une sorte de continuum dans lequel nous serions pris intégralement, tout le temps, partout. Donc, pour être connecté, eh bien, d'une certaine façon, on doit forcément se déconnecter d'un service, d'un SMS par exemple quand on répond par voie orale, d'un mail quand on répond par SMS. On n'est jamais connecté à tout en même temps. On n'est absolument pas pris dans une connexion intégrée... D'une certaine façon, le plus souvent, nous ne sommes pas connectés ou déconnectés : nous sommes à la fois connectés ET déconnectés ! Ce qui suppose un choix, donc une réflexion et c'est cette réflexion dans l'accomplissement pratique de la connexion comme déconnexions partielles qui est jugée parfois fatigante et stressante par les usagers. Si nous étions dans l'abandon à la connexion sans entraves, nous serions dans un pur état



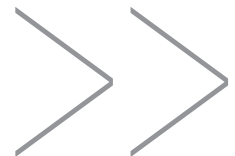
de jouissance. Ce qui n'est pas le cas, justement en raison de cette inévitable réflexivité communicationnelle.

Cela fait donc partie de cette logique de choix, de liberté accordée à chacun pour être non pas passif mais actif dans ses logiques de connexion et de déconnexion, même si celle-ci n'est que partielle ou temporaire... Et on peut être connecté de plein de façons différentes, sous plusieurs visages et identités... Cela aussi, ça fait partie de ce jeu réversible, ou symétrique vis-à-vis des êtres comme des choses de notre environnement quotidien, non ?

Oui, l'identité numérique est une identité à facettes. Pour paraphraser Paul Ricoeur, «*on est soi-même comme un autre*». Or justement, toutes ces nouvelles technologies de communication et d'expression nous permettent d'explorer les différentes facettes qui composent notre identité de par leur dimension de technologies du soi définie au départ.

On retrouve d'ailleurs cette idée chez Haraway...

Haraway voulait sortir de cette vision du monde que nous avons héritée de la Renaissance, centrée sur l'homme et son cogito, qui est en vérité totalement dualiste puisque séparant le corps et l'esprit. Elle propose à la place une vision non plus focalisée mais «en diffraction», où notre identité peut donc être diffractée sous de multiples facettes sans que cela soit un problème. Sous ce regard, le «pseudonymat» que l'on considère parfois comme une «falsification d'identité» ne pose pas de souci *a priori*, tout comme la multiplicité des facettes de notre identité ne signifie pas forcément un problème de schizophrénie ou



un éparpillement dont la conséquence serait en quelque sorte de se sentir perdu face à soi-même. Il y aurait un vrai travail à mener sur la représentation que nous avons, sur la conception de l'être humain afin de ne pas tomber dans les paradoxes, les divisions et les logiques de compétition du transhumanisme. Et je crois que le principe d'une identité diffractée, ne se réduisant pas à l'unique, pourrait être l'une des clés pour y arriver. Et ce sont les technologies numériques et la connexion qui ont permis à la fois d'observer et de déployer ce «Moi cubiste», ce «Moi à facettes ».

Plusieurs identités humaines diffractées en relation, donc avec une multitude d'autres entités et identités, dont peut-être des identités machiniques ?

Oui, dont des identités machiniques sans que cela soit également choquant. Car l'on devrait plutôt mettre toute son énergie intellectuelle à réfléchir aux meilleures façons de s'articuler et vivre ensemble entre tous types d'entités, plutôt que de penser cette articulation comme une compétition perdue d'avance pour l'humanité. Mais pour cela, Il faudrait justement, et c'est tout l'enjeu des problématiques de connexions et déconnexions permanentes, avoir comme premier objectif le «bien vivre» en commun, en responsabilité avec ce monde étendu de la connexion et des entités dont il faut aussi penser la pluralité.

Écouter le
podcast tiré de
l'entretien avec
Laurence Allard
sur le site Culture
Mobile.